

**Inside Llewyn Davis**  
**Jours mauvais à New York**  
*Être Llewyn Davis, États-Unis / France, 2013, 1 h 45*

Sami Gnaba

Numéro 289, mars-avril 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/71353ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gnaba, S. (2014). Compte rendu de [Inside Llewyn Davis : jours mauvais à New York / *Être Llewyn Davis, États-Unis / France, 2013, 1 h 45*]. *Séquences*, (289), 36-37.

# Inside Llewyn Davis

## JOURS MAUVAIS À NEW YORK<sup>1</sup>

Grand prix au dernier Festival de Cannes, *Inside Llewyn Davis* doit autant au caractère tragi-comique de *A Serious Man* et *Barton Fink* qu'à l'inspiration musicologique de *O Brother, Where Art Thou?*.

Sami Gnaba



Un anti-héros bohème

Au cœur de cette œuvre, de loin la plus belle de ses auteurs, nous retrouvons une figure récurrente de la culture américaine, le perdant magnifique, continuellement visitée par la littérature (auteurs beat), le cinéma (de Chaplin aux années 1960, en passant par Jarmusch ou *Wendy and Lucy*) et la musique, particulièrement dans cette filiation dessinée entre le hobo errant des chants blues, et les personnages désabusés et solitaires célébrés dans le folk blanc de Woody Guthrie, Pete Seeger et autres Bob Dylan.

C'est donc sans surprise ici si ce perdant magnifique prend les traits d'un chanteur en route vers sa gloire, armé d'une guitare sur le dos et, dans ses bras, d'un chat (le très justement nommé Ulysse, après le personnage de Clooney dans *O Brother...*). New York, comme décor, terre d'infortune(s). Construit sur un dispositif devenu de convenance (le flashback) dans le genre du *biopic*, *Inside Llewyn Davis* s'ouvre et se clôt dans le même décor, la mythique salle du Gaslight, avec une variation propre au film noir dans ses dernières minutes. Laquelle finira par placer le récit sous le signe de la malédiction et l'échec, motifs constants chez les célèbres frangins américains, autour desquels ils ont puisé leurs œuvres/personnages les plus mémorables (*Raising Arizona*, *The Hudsucker Proxy*, *The Big Lebowski*, *Barton Fink*).

À cette bonne vieille recette du triomphe tant célébré par Hollywood (servie ces dernières années dans les sauces les plus indigestes, *Walk the Line* pour exemple), les frères Coen imaginent une sublime et inspirée histoire de ratage, une *failure story* extrêmement drôle et poignante.

Chacune de ces œuvres citées s'est construite sur un mouvement sans cesse glissant, leurs personnages révélés – par une suite de malentendus, de malheurs non mérités et d'actes manqués – à leur impuissance, leur impouvoir (à être père, mari, ou encore à affirmer leur expression artistique au sein du cirque hollywoodien...). Et c'est dans cet horizon tiraillé entre le comique et le dramatique que Llewyn Davis émerge, déterminé coûte que coûte à faire entendre sa voix parmi tous ces prétendants à la scène du folk à l'aube des sixties.

Le parallèle avec le projet personnel et artistique de Barton Fink est indéniable, tant les deux personnages sont guidés par une obsession commune, l'exigence artistique. Leur intégrité, leur incompréhension est à la fois objet d'admiration, mais aussi de malédiction. À entendre Llewyn chanter ses complaintes folk voluptueuses, poignantes, il est incontestable qu'il gagne le respect et l'admiration de son spectateur. Mais voilà : si la muse a donné rendez-vous à Davis, le public lui, le succès surtout, n'y est pas, comme l'apprendra à ses dépens notre anti-héros bohème, dans une obscure ruelle du Greenwich Village à grands coups de poings.

Cette cruauté, cet état de désillusions, traversent de bout en bout le film dont l'humeur mélancolique est superbement incarnée dans la lumière hivernale aux teintes grises composée par Bruno Delbonnel. Pourtant, déjà quelque chose de plus prégnant leur succède : la douceur du regard avec laquelle le tandem accompagne leur personnage, jusqu'au bout de sa course. Que Jean l'assaille d'injures, qu'il se rende antipathique devant une table d'intellectuels gentils à son égard ou encore qu'il critique l'existence simple de sa sœur peu compatissante à son mode de vie, la caméra des Coen l'accompagne avec une affection sans égales dans leur répertoire. De par cette qualité, on ne sent jamais que le récit élabore sa comédie au détriment de son personnage (comme dans *A Serious Man*). Ici, le film a beau multiplier les situations malencontreuses (quand même Llewyn délaisse ses aspirations artistiques, la marine marchande le refusera pour cause de cotisations syndicales impayées), la mise en scène ne déroge pas un instant de cette douceur (presque amoureuse) avec laquelle elle le regarde. Là réside très certainement la tranquille et discrète (r)évolution du cinéma des Coen. Jamais, ils ne nous avaient autant touchés, ou servi un si suave *mix* d'humour et d'émotion pure.

*Inside Llewyn Davis* continue exactement là où nous avait laissés *A Serious Man* : même époque, même désenchantement d'un homme sérieux aspiré dans une mécanique de l'échec toujours plus désespérante (ses histoires d'amour foireuses, son



Homme de tous les plans, transitant d'un endroit à un autre...

partenaire de groupe suicidé, son refus des droits d'auteur pour une chanson couronnée de succès plus tard). Sa malédiction atteint son point ultime au cours d'un voyage cauchemardesque vers Chicago, aux côtés d'un odieux jazzman drogué (un John Goodman lassant et très mal filmé) et son valet laconique tout droit sorti de *On the Road* de Kerouac.

Crépitent toujours les répliques savoureusement cinglantes, les situations cruelles (l'audition à Chicago) et les personnages foncièrement *coeniens* (le soldat-chanteur, ou encore Jean, tout aussi vindicative que la femme de Larry). Cependant, toutes ces réussites identifiables dans bon nombre de leurs opus antérieurs sont dominées ici par une douceur et une tendresse inédites, qui finissent par placer cet irrésistible récit d'une invincible défaite au sommet d'une filmographie parmi les plus fructueuses, artistiquement, du cinéma américain des trente dernières années.

Dès son premier plan, *Inside Llewyn Davis* donne le ton. *Hang Me, Oh Hang Me*, chante le personnage de Llewyn, comme l'aveu d'une vérité intime qu'il ne connaît que trop bien. Le public, suspendu au moindre mot, dans un silence quasi sacré. Enregistrées dans leur entièreté, à la différence de leur usage décoratif habituel, les chansons prennent en charge l'état psychologique de Llewyn. Discrets quant aux détails biographiques de leur protagoniste, les Coen nous invitent par le biais de ces chansons à sonder l'odyssée intérieure et l'état d'âme de Llewyn, mettant ainsi en sons et images la dimension intime induite par le titre de leur œuvre. Par exemple, quand ils chercheront à signifier pour l'une des premières fois son étrangeté par rapport au reste du monde environnant, Llewyn sera montré dans sa pleine stupeur et incompréhension devant l'enthousiasme général déclenché par la performance assez lisse de la chanson *A Five Thousand Miles from Home*, livrée par Jean et Jim.

De quelle maison au juste parle-t-on ici? Homme de tous les plans et de nulle part, transitant d'un endroit à un autre sans domicile fixe, Llewyn n'existe que sur stage, en train de chanter son folk sans âge, composé autour des thèmes de la solitude, des désillusions, des amours perdues. Autrement, il n'a rien sur quoi se poser. Toutes interprétées par les acteurs (mention très spéciale à Oscar Isaac, à la tête d'un casting fabuleux), ces chansons portent la signature d'un grand habitué du cinéma des Coen, T-Bone Burnett, dont le son dépouillé et

la réalisation soignée traquent avec grâce la profonde intimité de cet être terriblement seul.

De par sa temporalité, *Inside Llewyn Davis* fait de son protagoniste un contemporain d'une figure incontournable du folk, Bob Dylan. À le regarder, on se dit que ses auteurs ont dû multiplier les lectures des mémoires (*Chronicles*) de ce dernier, tant leurs images offrent un contrepoint visuel saisissant à ses souvenirs du Greenwich Village, du Gaslight et nombreuses pérégrinations d'artiste en-devenir. Frère imaginaire de ce qui aurait pu être le jeune Dylan si le succès ne lui avait pas souri, Llewyn est néanmoins inspiré par Dave Van Ronk, figure méconnue du folk américain (très proche physiquement du personnage de Justin Timberlake) et mentor vénéré de Dylan à son arrivée à New York.

Au-delà de la minutie remarquable avec laquelle il revisite une époque charnière de l'histoire américaine, le film atteste d'un travail de recherche exhaustif doublé d'un vrai attachement à la scène folk. Outre l'autobiographie de Dave Van Ronk (*Manhattan Folk Story*) citée comme inspiration officielle par ses auteurs, *Inside Llewyn Davis* emprunte beaucoup au documentaire de Martin Scorsese *No Direction Home: Bob Dylan*, particulièrement pour les personnages.

À leur manière bien propre, ces deux œuvres filmiques ressusitent une scène folk qui bénéficie d'une temporalité bien précise (1960-62), durant laquelle l'intégrité des puristes (Seeger ou Van Ronk/Llewyn) se confrontait à l'opportunisme des chanteurs commerciaux (Peter, Paul and Mary deviennent le trio formé par Jean et Jim), tandis qu'autour d'eux, Dylan édifiait sa révolution musicale. Regardé par les yeux des Coen, cet univers musical avec tous ses possibles et incertitudes se convertit en un terrain tragi-comique fertile dans lequel ils font régner encore une fois le principe d'incertitude développé par Larry dans *A Serious Man*. Même avec la plus grande sûreté dans ses moyens, nul n'est capable de prédire l'aboutissement de sa marche dans le monde. C'est la seule certitude qui résiste chez les Coen.

Sublime contre-exemple de la *success story* hollywoodienne par extension, celle de Dylan, le film interroge. Pour chaque Dylan célébré, combien de Van Ronk (ou de Rodriguez, héros de *Searching for Sugar Man*) talentueux oubliés? Toute l'énergie déployée et obstinée, tout le talent du monde ne suffisent pas. Il faut être au bon endroit au bon moment, comme en témoigne cette dernière scène aussi déchirante qu'inspirée, où viendra briller une dernière fois avant le rideau final toute l'intelligence de la mise en scène des Coen, jamais aussi touchants... Devant le destin fictif de leur personnage, ô combien magnifique, on les entendrait presque murmurer *Fare Thee Well, Dave!*

<sup>1</sup> Traduction française de *Hard Times in New York*, composée par Bob Dylan (1961-62).

■ **ÊTRE LLEWYN DAVIS** | Origine : États-Unis / France – Année : 2013 – Durée : 1 h 45 – Réal. : Ethan Coen, Joel Coen – Scén. : Joel Coen, Ethan Coen – Images : Bruno Delbonnel – Mont. : Ethan Coen, Joel Coen – Mus. : Marcus Mumford, T-Bone Burnett – Son : Skip Lievsay – Dir. art. : Deborah Jensen – Cost. : Mary Zophres – Int. : Oscar Isaac (Llewyn), Carey Mulligan (Jean), Justin Timberlake (Jim), Ethan Phillips (Mitch), Robin Bartlett (Lillian Gorfein), Jeanine Serralles (Joy), Adam Driver (Al Cody), John Goodman (Roland Turner), Garrett Hedlund (Johnny Five), Max Casella (Pappi Corsicato), Jerry Grayson (Mel Novikoff) – Prod. : Ethan Coen, Joel Coen, Scott Rudin – Dist. / Contact : Métropole.